

Comme l'étudiant, le fleuve suit son cours, et il n'est pas toujours long et tranquille

Yves Rousseau

Numéro 109, hiver 2002

L'enseignement du cinéma au collège et à l'université

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (2002). Comme l'étudiant, le fleuve suit son cours, et il n'est pas toujours long et tranquille. *24 images*, (109), 22–25.

COMME L'ÉTUDIANT, LE FLEUVE SUIT SON COURS, *et il n'est pas toujours long et tranquille*

PAR YVES ROUSSEAU

Those who can't do teach

Those who can't teach, teach teachers

Dicton américain

Enseigner est un métier très particulier. Nous ne fabriquons pas de marchandises ou d'autres produits aisément quantifiables. Notre statut nous confère une certaine autorité mais nous ne sommes pas des patrons, ne portons pas d'uniforme, pas plus que nous ne sommes élus. Nous ne transmettons pas l'information, comme les médias, mais du savoir.

Et, jusqu'à présent, nous le faisons en direct. C'est peut-être ce qui rapproche notre travail de certaines formes artistiques comme le théâtre ou la performance. Notre cahier des charges (ce que nous devons faire passer, car nous sommes des passeurs, et des allumeurs aussi) est parfois très contraignant, mais il nous reste un espace de liberté extraordinaire: la classe, le local, l'espace physique où a lieu un contact réel avec l'étudiant, une rencontre. La meilleure part de mon travail.

De plus, enseigner le cinéma dans un cégep nous nimbe d'une aura de glamour inversement proportionnelle au savoir dont nous sommes les dépositaires. Ce qui attire le plus nos étudiants, notre clientèle en langage de la gestion, c'est le star-system et la production hollywoodienne de grande consommation. C'est l'opposé de ce à quoi nous devrions passer le plus clair de notre énergie: démystifier, briser des illusions, casser des certitudes, offrir des solutions de rechange au sacro-saint vécu, faire découvrir des œuvres importantes, favoriser des modes d'expression autres.

Même si l'éducation en tant que concept et l'école en tant qu'institution devraient, dans le meilleur des mondes, être les plus indépendantes possible de certains aspects du monde extérieur et former des citoyens autant que des consommateurs et des futurs employés, un lieu d'enseignement n'est pas une cloche étanche. Il apparaît donc nécessaire, avant d'aborder la problématique de l'enseignement du cinéma au cégep, d'examiner dans quel contexte cette pratique se déploie.

Les débordements bureaucratiques

En éducation, le fleuve tranquille est périodiquement secoué par deux sortes de crues. La première est d'ordre idéologique et bureaucratique. Des ministres et des fonctionnaires, parmi lesquels des milliers de psychopédagogues (je rêve du Danemark, où l'argent va dans les écoles), des cadres d'école et des profs veulent se faire du capital, justifier leur emploi, asseoir leur autorité, passer à l'histoire, que dis-je, la fabriquer, l'histoire. Le mot magique qui annonce la crue bureaucratique est «réforme», qu'elle soit administrative ou pédagogique. La réforme est toujours accompagnée d'un mot d'ordre rassembleur: dans les années 90 c'était l'excellence et le déficit zéro, maintenant c'est la réussite pour le plus grand nombre avec des nouvelles ressources zéro. Il y a au moins de la continuité quelque part. La réforme passe toujours par un nouveau programme, conçu et rédigé par les psychopédagogues. Leur dernier opus a été retourné par le ministre avec la mention «illisible». Mais ils n'ont pas dit leur dernier mot.

Les réformateurs tentent de se faire passer pour des innovateurs, alors qu'ils ne font que sentir le vent. Ils n'ont aucune difficulté à conscrire la masse, qui se veut pragmatique, croit aux sondages, avale le jargon, craint pour son poste, ne veut surtout pas faire de vagues en attendant la retraite, moins en attendant la permanence. Curieusement, l'éducation est un système où les plus inquiets sont souvent ceux qui ont le plus de sécurité d'emploi. Peut-être parce que ce sont eux qui ont le plus de réformes dans le corps?

J'ai connu plein de profs qui n'ont jamais attendu les réformes pour innover



Tournage étudiant au collège François-Xavier-Garneau.

dans l'enseignement, qui ont concocté, bien avant Internet, des réseaux littéraires en bidouillant des Mac+, d'autres qui ont rendu palpables les notions de la physique avec un simple élastique. Ces profs admirables, qui marquent leurs étudiants du sceau de la passion, ne souffrent pas de la tare de tous les réformistes: le prosélytisme. Ceux qui ne comprennent pas le sens de ce mot, d'une éternelle actualité, doivent peut-être leur ignorance à des réformateurs qui ont décrété que l'enseignement du français devait être axé sur les mille mots de vocabulaire nécessaires au décryptage d'une publication de Québecor. Les prosélytes n'aiment pas les nuances, savent ce qui est bon pour nous, veulent notre bien malgré nous; car le discours du réformateur est toujours vertueux, rempli de mots comme équité et consultation. Leur condescendance n'a d'égale que leur dangerosité pour la jeunesse, car au bout du compte, ceux qui écotent le plus à long terme sont les étudiants, à qui on voudrait faire croire depuis le primaire qu'apprendre est amusant et ne demande pas d'effort.

Les débordements technologiques

Il en est des réformes comme de l'évolution technologique. Le second type de crue est plus spectaculaire mais moins dangereux, car ce ne sont que des budgets qui sont flambés. Dans les années 70 c'était l'audiovisuel. On s'est empressé d'acheter des caméras, des magnétoscopes, des moniteurs et des studios clés en main, qui pour la plupart

sont devenus des éléments blancs. Une fois passée la vague et les budgets d'acquisition qui l'accompagnent (mais plus rarement les budgets d'utilisation), une fois retombée la poussière et dégonflé le ballon des applications absurdes ou carrément stupides qui riment avec la nouveauté, on surnage quelques pratiques utiles, par exemple en techniques policières, en littérature ou en cinéma.

Maintenant ce sont les TIC (technologies de l'information et de la communication) qui ont la cote, avec les budgets qui les accompagnent (encore et toujours), pour acheter de plus en plus de machines, dans cette époque où la fulgurante croissance économique des années 90 ne s'est pas retrouvée dans les budgets de l'éducation. Quoique le problème ne réside pas tant dans le manque d'argent d'une enveloppe globale que dans la manière dont cet argent est dépensé. Nous avons des machines approuvées par le programme, mais pas de quoi payer un encadrement technique digne de ce nom, nous avons des diktats administratifs (Apple est *non grata* dans mon cégep, ce qui amène à dépenser plus pour un poste de montage numérique fonctionnel en PC que pour un G4 clé en mains). Comprendons-nous bien, je suis loin d'être contre la technologie. Les caméras, ordinateurs et unités de montage sont des outils, j'en veux et en redemande. La question porte d'abord sur l'usage qu'on en fait. Après tout, ce ne sont que des machines et, comme l'écrivait Albert Jacquard dans son *Abécédaire de l'ambiguïté*, «la technique n'est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre».

Et le cinéma là-dedans?

Nous enseignons le cinéma essentiellement sur vidéo ou DVD, faute de copies 16 mm et d'équipement pour projeter du 35 mm. Il faut dire que pour étudier une séquence ou un plan image par image, le DVD présente beaucoup d'avantages, sans parler des «bonus» qui offrent un intérêt pédagogique

parfois extraordinaire. Le son est excellent et contrairement au VHS, la copie est pratiquement inusable, le cadre et la langue d'origine sont accessibles. Mais l'enseignement théorique, analytique et historique du cinéma est devenu *de facto* une branche de l'histoire de l'art, où l'on présente des reproductions des grandes œuvres et s'offre une petite sortie en galerie ou au musée de temps en temps.

En ce qui concerne les cours dits «pratiques», la disparition de la pellicule me préoccupe un peu moins, quoique la chose me manque. Malgré les contraintes techniques, logistiques et budgétaires, nous avons produit des courts métrages sur support pellicule jusqu'en 1999. J'en étais à faire les marchés aux puces pour trouver des pièces de caméra. La numérisation du processus comporte son lot de réussites et d'aspects discutables. Les appareils évoluent si vite qu'il est impossible à une institution publique d'enseignement d'être constamment à la fine pointe de la nouveauté. Mais notre but n'est pas de former des techniciens pour l'industrie. Un autre écueil technologique est la tentation du gadget au détriment du sens: couvrir l'écran d'effets pour masquer l'absence de contenu. Si la formule récolte un indéniable succès commercial au grand comme au petit écran, mon travail d'enseignant consiste à apprendre à l'étudiant à tourner et à monter une scène avec des coupes franches et des plans nets et bien éclairés. Une fois passé ce cap, il pourra faire n'importe quoi.

Quant aux étudiants, leur méconnaissance quasi absolue de tout ce qui s'est fait avant 1990 ne m'étonne pas plus qu'elle ne me choque. Ils ne sont que les produits d'une culture de l'amnésie. Les collègues qui pestent contre l'ignorance de leurs étudiants ont perdu de vue la finalité de leur travail, qui est justement de mettre en lumière ce que les feux de l'actualité occultent. Ce qui m'inquiète davantage, chez cette nouvelle génération dite de l'image en mouvement, du zapping, d'Internet, c'est son analphabétisme audiovisuel, son incapacité à décoder le sens des images qui les bombardent quotidiennement. Peut-être qu'un cours obligatoire au secondaire sur toutes les formes d'images (cinéma, télé, photo, peinture et pixels) aiderait certains à y voir plus clair. Mais je m'arrête ici... On pourrait m'accuser de faire du prosélytisme... ■

Pourquoi j'enseigne

PAR MICHELINE LANCTÔT

À soixante-huit ans, Elia Kazan laissait l'enseignement: «Plus j'avance dans la vie, disait-il, plus je m'aperçois que je ne sais rien». Je me dirige tranquillement vers cette évidence. Les belles certitudes (la belle inconscience) qui m'auront fait me jeter tête première à travers toutes les portes ouvertes ou fermées se sont évanouies. Je carbure au doute. J'enseigne pour prendre la mesure de ce que je ne sais pas. C'est mon continent de Planck. Un jour, j'arrêterai moi aussi, terrassée par mon ignorance.

J'ai commencé à enseigner sur un coup de tête. On m'en offrait l'occasion, j'avais encore en moi la capacité d'agir sans réfléchir, j'ai accepté. Peut-être à cause des frustrations que j'avais subies aux mains de réalisateurs qui ne connaissaient rien aux acteurs. J'avais l'intention de dissiper de façon définitive les malentendus qui empoisonnent les relations entre les acteurs et les réalisateurs. Ces jeunes aspirants cinéastes dont le crâne était bourré d'idées reçues, je voulais les rassurer: les acteurs sont des monstres précaires qui ne demandent qu'à être apprivoisés.

À force de réfléchir pour être en mesure d'accomplir l'ambitieuse mission que je m'étais donnée, je me suis rendu compte que c'était en fait moi qui entrais à l'école; après avoir tout fait d'instinct, je commençais, à force d'en parler, à voir clair dans mes trois métiers: le jeu, l'écriture, la réalisation.

À vrai dire, je préfère faire des films. Ce n'est pas parce qu'on pratique une profession qu'on peut l'enseigner. Cela ne va pas de soi. Autant la profession, apprise sur le tas, est affaire d'intuition, de travail, d'*impetus* et de talent, autant l'enseignement demande réflexion, méthode, analyse, calcul et savoir-faire psychologique, toutes choses qui ne sont pas nécessairement compatibles avec la créativité. D'autant plus que, cordonnier mal chaussé, ce n'est pas parce qu'on exerce un métier de communication qu'on sait communiquer.

Aussi, à chaque rentrée, moi qui ne suis pas professeur mais cinéaste, je suis confrontée aux mêmes angoisses, aux mêmes doutes et pour finir, aux mêmes joies. Saurai-je les intéresser? Leur plairai-je? Serai-je entendue? Apprendront-ils quelque chose? Et surtout, seront-ils mieux éclairés sur eux-mêmes?

Enseignement, voix royale de la connaissance de soi.

Enseigner, c'est tendre à l'étudiant un miroir où il trouvera lucidité, conscience et courage. Courage, voire, de me renvoyer au vi-



sage mon ignorance ou ma suffisance occasionnelle. Rien ne m'émeut davantage que lorsqu'à la fin d'un semestre, un étudiant vient me dire: «J'ai compris que ce n'est pas pour moi.»

Lucidité, conscience et courage.

J'en connais qui demandent, d'une voix étranglée: «Est-ce que j'ai ce qu'il faut?» Il devra vivre sans la réponse. Qui suis-je pour la lui donner? Je ne peux lui offrir que des questions, celles que je me pose inlassablement à moi-même.

Un cours, c'est une plongée en soi-même. Je suis la pierre qui les entraîne au fond, et qui les y maintient. Ce n'est pas de tout repos, d'où le trac des débuts de session: qui sont-ils? que veulent-ils? voudront-ils me suivre? auront-ils assez d'air? Dans quel état remonteront-ils à la surface? Serai-je un guide sûr?

Depuis le temps que j'enseigne, je peux dire avec fierté que je n'ai pas oublié un seul de mes étudiants. Lorsqu'il m'arrive de les rencontrer, dix, quinze ans plus tard, leur nom me revient aussitôt, et avec leurs noms, tout le répertoire de nos aventures communes. Sur le corps épaissi, le cheveu raréfié, assagi, le sein un peu moins fier, la maturité chèrement acquise, se surimpressionne le «flash-back»

de ce qu'ils étaient alors. Ardents, incompris, rebelles, avides, candides, provocants. Si le cours a été réussi, nous nous sourions bêtement au souvenir des jardins secrets que nous avons partagés, et nous reprenons la conversation où nous l'avions laissée. Certains deviennent des amis parfois, d'autres des collègues que je retrouve à l'occasion sur les plateaux, et alors ma joie est sans limite. Le terreau était bon, la semence a pris, elle donne des fruits.

J'enseigne parce que j'apprends. J'apprends des étudiants. Je suis confrontée à leurs préjugés, à leur culture, à leur jeunesse, à leurs goûts, à leurs humeurs et très souvent, à leur talent. Il me plaît de penser qu'ils se souviendront de moi comme de celle qui les aura introduits à eux-mêmes. Je suis socratienne, on ne se refait pas. Je ne vais pas chercher à l'université un rapport maître-élève, du moins pas ce pouvoir-là. Je suis la maîtresse, c'est indiscutable, toutefois je m'en remets à leur bon vouloir. Parfois, c'est un rapport difficile, habitués qu'ils sont à laisser parler le professeur. Parfois ils voudraient du tout cuit, des recettes, que je leur offre le «manuel». Mais des recettes, cela donne du même. Et le même est l'ennemi de l'art. Leçon numéro un, première page, petit a. Et dans ma grande naïveté, je suis quelquefois égratignée par leurs réactions puériles, déçue par leur mollesse, par leur désaffection.

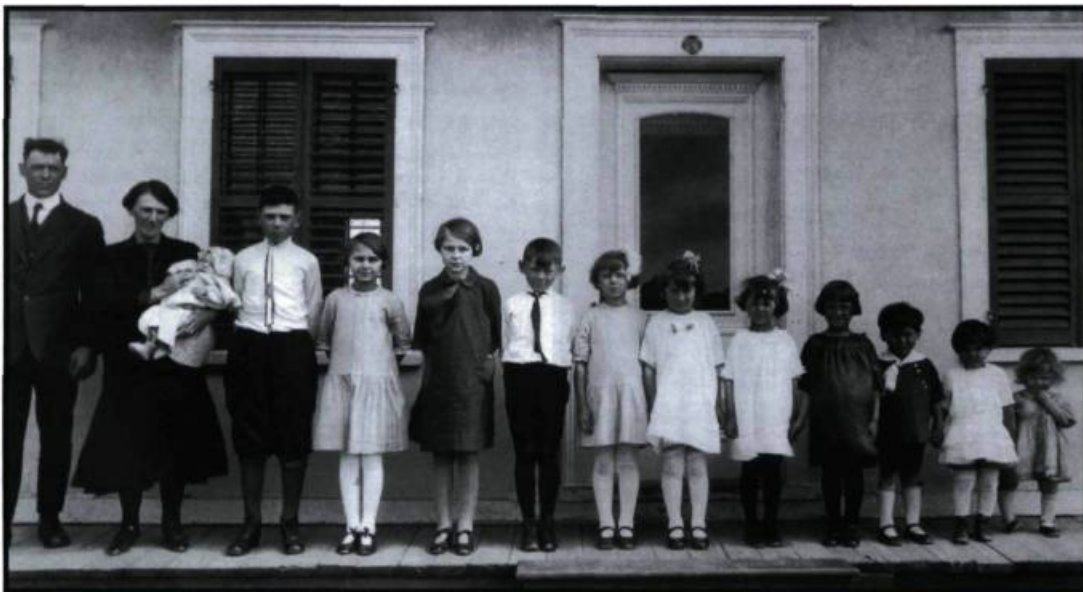
J'enseigne aussi pour arrêter mon temps. Seule chez moi, je fais mon âge. Je fuis mes contemporains: nous nous plaignons trop, et des mêmes choses. Seule chez moi, je pense à la mort, je soupire sur mes désillusions, je médite sur le temps qui me reste et sur la personne que je ne serai jamais. Avec mes étudiants, je retrouve une certaine verdeur, un goût du risque, comme si le métier ne m'avait pas usée jusqu'à la corde. Je suis attendrie par leurs espoirs insensés, leur vitalité, leur confusion dans lesquels, finalement, je ne cesse de me reconnaître. Cela m'amuse de leur parler des films que j'ai tournés quand ils n'étaient pas nés. C'est un cinglant rappel de l'ordre des choses et de la place que je leur laisserai bientôt avant qu'ils ne la prennent.

Enseigner, c'est tendre à l'étudiant un miroir où il trouvera lucidité, conscience et courage. Courage, voire, de me renvoyer au visage mon ignorance ou ma suffisance occasionnelle. Rien ne m'émeut davantage que lorsqu'à la fin d'un semestre, un étudiant vient me dire: «J'ai compris que ce n'est pas pour moi.»

Il se peut que j'enseigne également pour me donner la famille nombreuse que je n'ai pas eue. Ayant vu à un âge très tendre *Treize à la douzaine*, sensible à cette discrète propagande catholique, je souhaitais accoucher d'une chorale, voire d'une équipe de base-ball. Mais dans cette société qui abandonne les parents à eux-mêmes, je ne suis pas allée plus loin que deux. La maternité, qui m'est venue sur le tard, m'a sauvée de mes complaisances narcissiques. Mes enfants sont ce que j'ai fait de mieux. Aussi je porte toujours en moi ce désir de famille nombreuse.

D'année en année, ma famille estudiantine s'agrandit. Un jour elle remplira le Stade olympique.

J'enseigne pour cultiver la sagesse, cette vertu que notre temps épris de vitesse a oubliée. La seule qui permette de vieillir de bonne humeur. Car le sage confesse ses limites, et au tout premier chef celles que le corps impose à l'esprit. Le recul, la perspective, ce sont les marqueurs de l'expérience, il faut les offrir en filet à ceux qui feront le grand saut, plus tard. Bien sûr, ce sont des freins au désir d'action, au désir de faire. Osez, leur dis-je. Osez tout. Osez car l'expérience vous rattrapera. Je suis votre prudence, je suis votre reflet, je suis votre indicateur de péril. ■



D'année en année, la famille estudiantine vient me donner la famille nombreuse que je n'ai pas eue.

PHOTO:
EDGAR GARIÉPY (VERS 1926),
COLL. ANQ-Q,
TIRÉ DU LIVRE L'ÎLE D'ORLÉANS
DE MICHEL LESSARD, 1998.